

LES PAROLES GELEES

Ça aurait pourtant dû être simple. Pas besoin de courir, pas besoin de cavalier. Je n'aurais pas cette fois-ci à affronter la neige des montagnes de Plogonnec ni les rond-points de Ergué-Armelle. Pas de parapluie à prévoir, pas d'imper à plier dans la valise, pas d'ampoules aux pieds, pas d'errance dans les centres commerciaux ou sur les routes de campagne, le regard hésitant entre le monde alentour et sa représentation en lignes et en symboles minuscules sur un bout de carte plié en accordéon.

Ce soir, les pieds nus dans les pantoufles, la robe de chambre nouée à la ceinture et un verre à portée de la maison, un verre de cidre comme il se doit, confortablement assis dans le fauteuil familial, un air de Bach en boucle sur la platine, il suffirait de cliquer du bout de l'index sur la souris « Quimper point com » et tous les mots du pays allaient se précipiter dans l'écran de l'ordinateur. Ce serait bien le diable si là-dedans, je ne trouvais pas une histoire à raconter.

J'active le moteur de recherche. Envoi d'une requête pour « Quimper ». Le modem clignote avec entrain tandis qu'un petit rond alternant le noir et le blanc se met à tourner sur l'écran... Le résultat s'affiche : « Quimper » : Cinq mille six cent sept réponses.

Faïenceries, Technopole, Bagadoo, Quimper on the net, Théâtre de Cornouailles, associations, amicales, troupes, ligues, cliques, cercles, écoles, services publics, clubs, lycées, collectionneurs, tout y est ! Max Jacob et les joueurs de scrabble, les kayakistes et les musulmans, les laïques et les varappeurs, la presse et la radio, la bibliothèque et même la pharmacie, tous s'alignent en rangs serrés à la sortie du câble de fibres optiques, prêts à cracher dans ma machine des milliards de milliards d'octets de textes, de musiques, d'images et d'animations. Loués soient Bill Gates et Steve Job, le Pays de Quimper est là, disponible au bout de mon index, toutes les paroles, toutes les passions que d'un seul clic je peux mettre en branle.

Mon doigt pourtant hésite sur le dos de la souris comme celui de Dieu frôlant celui d'Adam au plafond de la Chapelle Sixtine. À qui donner la vie ? À qui donner la parole sur l'écran en huit cents hertz et millions de couleurs ? Comme les camelots battant l'estrade à l'entrée des baraques, chaque page d'accueil invite à la visite. « Entrez ! Entrez ! N'hésitez pas, vaillants surfeurs ! Il y en aura pour tout le monde à la grande foire du Web. Prenez vos billets gratuits, infatigables voyageurs du numérique ! Venez découvrir les flèches de la cathédrale Saint-Corentin, les ponts de l'Odet et le Fragonard du musée ! Tout sur le mont Fugy, tout sur les « peintuses » de Locmaria et les dernières collections, tout sur les plantes de nos campagnes, les meilleurs tables, les meilleures crêperies, tous les hôtels à tous les prix, la météo de la semaine et l'horoscope, toute l'actualité, toutes les archives, dialogue en direct et petites annonces. On cherche à Barcelone un crêpier parlant Anglais et Espagnol. Allons pressons ! Il ne vous en coûtera qu'un clic de l'index, à peine plus

qu'un battement de paupière dans un rêve ! »

Mais est-ce qu'on décide de ses rêves ? Dehors, dans ma rue de Montreuil, une voiture est arrêtée. Le moteur qui ronronne accompagne en sourdine une conversation de nuit. C'est un garçon qui ramène chez elle une fille. Ils ne sont pas pressés de se séparer. Ils causent sans s'inquiéter du chemin que poursuivent leurs mots jusqu'à ma fenêtre. Ils se disent des choses qui ne regardent qu'eux, des mots de bouche à oreille dont on n'entend que la musique, un baryton et une soprano. Un silence. Ce sont à présent des mots privés de bouche à bouche sous le lampadaire. « Les enfants qui s'aiment ne sont là pour personne... »

Il paraît qu'aujourd'hui déjà on peut capter de ces mots-là sur des machines comme la mienne. Il paraît qu'ici où là dans l'univers, des gens jouent à vivre sous l'œil qui jamais ne cligne de petites caméras, afin qu'à l'autre bout du monde, là où il fait jour quand le soleil de chez nous est couché, d'autres gens sachent qu'ils aiment, qu'ils pleurent ou qu'ils s'ennuient, sachent qu'ils existent, tout simplement. Demain, sans doute, un fou, un malade ou quelqu'un de très seul aura l'idée de faire placer dans son cercueil une caméra miniature afin que d'autres fous, d'autres malades ou d'autres solitaires suivent sur leurs écrans le spectacle de la chair qui se décompose. « La webcam était dans la tombe et regardait Caïn... »

L'écrivain est un voyeur qui se méfie des exhibitionnistes. Quelle fiction inventer quand tout est dit, quelle histoire imaginer quand tout est montré ? Il y a trop de mots tapis derrière mon écran. Cinq mille six cent sept réponses. Il ne me manque que la question. C'était une idée stupide que de prétendre écrire sur le

Pays de Quimper en jetant mes filets dans la Toile... Trop de mots préparés attendent en liste indienne, sages comme des images, froids comme les plats surgelés dans les rayons des supermarchés. Paroles gelées à passer au micro-onde Macintosh. J'hésite à cliquer. Paroles gelées ?

J'ai sorti de ma bibliothèque le gros volume des œuvres complètes de Rabelais. Le texte est bilingue, traduit du vieux Français mais les idées sont neuves. Paroles gelées, j'ai déjà lu cela quelque part. . C'était vers la fin du livre, vers le commencement de la fin, si ma mémoire est bonne. Pantagruel et ses compagnons croisant aux confins d'une mer de glace, entendent soudain dans les airs des voix venues de nulle part. Page 731, dans le Quart Livre. « Un philosophe nommé Pétrone pensait que plusieurs mondes se touchaient entre eux, formant un triangle équilatéral à la base et au centre duquel habitaient les Paroles, les Idées, les Modèles et Représentations de toutes choses passées et futures... » Rabelais à la poursuite du virtuel... J'y suis presque... « Antiphane disait que lorsque les paroles sont proférées dans quelque contrée au temps du rude hiver, elles gèlent et se transforment en glace à la froideur de l'air. C'est cela, c'est ici : « – Tenez, dit Pantagruel, voyez en ici qui ne sont pas encore dégelées. Alors, il nous jeta sur le tillac une pleine poignée de paroles gelées ressemblant à des dragées perlées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots de gueule, des mots de sinople, des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés. Après avoir été chauffés entre nos mains, ils fondaient comme neige et nous les entendions matériellement. Soyez sûrs que nous y avons trouvé beaucoup de plaisir... » François Rabelais, médecin des corps et grand fabricant d'élixir d'imaginaire n'aurait

pas hésité une seconde devant une souris. D'un clic de hasard, je suis son ordonnance.

« Degemer mat e Kimper ! » ce n'est pas un reste de langage HTML comme je l'ai d'abord cru, mais un message de bienvenue en Breton.

Heureusement, le site est bilingue. On y trouve tout ce qu'on trouve habituellement sur le papier glacé des dépliants touristiques. Ne manquent que le goût du vent, la caresse de la pluie et la douceur d'un rayon de soleil d'avril. Demain la machine les mettra en bits. Pour l'heure, le ciel est bleu pantone, l'Odet est en J.P.G. En trois coup de souris optique, j'apprends à ne plus confondre la Cornouaille et le Léon, le pays Gladiz et le pays Bigouden, l'Armor et l'Argoat. ' L'Armor, c'est les mouettes, l'Argoat, c'est les vaches. Les vaches sont celles des deux qui ne volent pas. Quand ça sent le poisson, c'est l'Armor, quand ça sent la bouse, c'est l'Argoat. Quand ça pue le métro, c'est Châtelet. » Je souris. À la sortie de mon métro, ça sent le safran et les épices africaines.

Sur un nouveau clic, la machine s'emballe. Real player. Wait for connection to real player five... Connecting...Buffering... Play... Le logiciel anglais se met à causer Breton sans prévenir. Il ne comprend certainement pas ce qu'il dit. Une fête s'anime dans une vignette de dix sur dix au centre de l'écran. Cyber Fetz-Noz au Pavillon de Quimper. La foule flotte imprécise dans le bleu au gré des projecteurs qui la balaye. Bateau ivre. L'image des musiciens apparaît, contrariée par le temps nécessaire à l'ordinateur pour charger les informations qui la composent. Des silhouettes s'immobilisent quelques secondes avant de reprendre vie, comme des pantins dont il faudrait sans cesse remonter le ressort. On croirait, dans une boule de cristal, quelque enchantement de Merlin offert au chevalier égaré dans la forêt

numérique. La musique coule dans ma chambre. D'abord le bagad du Moulin Vert, puis les frères Morvan, avec leurs casquettes et leurs chemises à carreaux qui accompagnent le piétinement dansé de la foule. On ne sait si le chant suit la danse ou le contraire. La musique bretonne navigue ainsi des voix aux corps, ignorant le silence. Elle court en flux tendu depuis le fond des temps. Quand une voix se tait, à bout de souffle, l'autre la relaie. Qu'un Breton expire, il en est un autre pour prendre son inspiration. Un accordéon et un saxophone pourraient venir de la place d'un village de l'Europe centrale. C'est la même musique de campagne pour peuple campagnard, car il y a partout du grain à battre et de la paille à vanner, même quand il n'y a plus de paille, même quand le grain coule directement des champs dans les silos des coopératives. Ailleurs, à deux pas de souris, les caisses claires battent le rythme aux sonneurs d'un opéra. C'est du rock, c'est du rap. C'est Breton et pas gêné pour faire le tour du monde dans sa langue. Sur un forum, on prend des nouvelles des amis du Mexique, on se renseigne sur l'enseignement du Breton en Chine. C'est Montparnasse des crêperies tout autour de la terre, et la fête continue.

Longtemps dans la nuit j'ai voyagé assis dans vos musiques et vos danses et vos images. Mais vous étiez chez vous et j'étais dans ma chambre. J'ai frappé le bord de mon verre contre le goulot de la bouteille, histoire de trinquer ainsi que font les ivrognes solitaires. Je vous voyais, mais je ne vous connaissais pas. Vous m'avez tout montré et j'en savais moins de vous que si j'avais échangé trois mots avec un seul au coin d'une table dans le brouhaha des musiques. J'étais à la fête comme les supporters croient être au stade en regardant le match à la télé. Frapper du pied en

cadence sous mon bureau n'y pouvait rien changer. Le spectacle de la fête n'est pas la fête.

J'ai grandi à une époque où l'incommunicabilité était la tarte à la crème de toutes les discussions d'adolescents. Je mûris dans un temps où l'on tartine à longueur de colonnes sur l'avènement d'une société de la communication. Mais c'est toujours le même monde qui s'acharne à confondre la parole et le bavardage, le spectacle et l'exhibition – exhibition, disent les anglo-saxons – l'image et l'imaginaire, le commerce et l'échange, parce que le plus difficile n'est pas de se montrer mais de se découvrir, pas de parler mais d'écouter. Au pays des Paroles Gelées, Panurge demande à Pantagruel de lui vendre quelques mots de glace. « Vendre des paroles, c'est ce que font les avocats, répondit Pantagruel. Je vous vendrais plutôt du silence, et plus chèrement... »

Combien plus cher, parce que tellement plus rare. Le silence n'est pas l'absence de bruit. C'est une note, un soupir sur la portée des conversations, une hésitation au bord d'un mot, c'est la bouche ouverte qui dessine en un éclair ce que l'on préfère taire, l'aveu que l'auditeur attentif cueille au bord des lèvres. Le silence est le clin d'œil qui fait qu'on s'est compris, le temps de liberté donné à celui qui écoute, à charge de revanche. C'est la phobie des radios, la terreur des menteurs et le plaisir des bavards. C'est avec lui que depuis quelques années je tente d'écrire des histoires de ville en ville et il aura fallu que je passe par un ordinateur pour comprendre qu'à Plogonnec, à Ergué-Armelle et partout j'ai toujours moins écrit sur ce qu'on m'a dit que sur ce qu'on m'a laissé entendre.

« Laisser entendre », la belle image qui met celui qui écoute en position d'acteur quand les machines bavardes ne rêvent en chacun de nous que d'un réceptacle pour leur logorrhée. Laisser entendre, c'est permettre à l'autre d'avoir de vivantes oreilles. « Et quand on l'eut trouvée, la grande vérité, quand on l'eut enfin trouvée, on s'aperçut hélas qu'on n'avait pas inventé d'oreilles pour l'écouter » disait à peu près Eugène Guillevic.

L'Internet, déesse aux cent bouches, se repaît de nos oreilles mortes. Ne m'en veuillez pas, gens du pays de Quimper, la fête était belle, vos pages attrayantes mais je n'avais plus d'oreille. Homme terminal au bout du réseau, je n'étais plus un ventre, prêt à tout engloutir ! Je suis cuisinier plus que gastronome. Je peux aligner des mots sur le monde, mais je ne peux inventer qu'avec lui.

Je vous ai envoyé cent, cent cinquante messages au hasard depuis ma machine Bouteilles à la mer. Je n'ai eu qu'une réponse, et encore s'agissait-il de quelqu'un que je connaissais déjà pour l'avoir rencontré ici. Merci Fanny.

Internet, la voix qui crie dans le désert numérique. C'était une idée stupide de vouloir remplacer les discussions de marchés ou de bistrots par des "chats" et des mails. C'était la mienne. Je me suis planté et voilà tout.

La semaine dernière, il est arrivé dans ma boîte électronique quelques textes rédigés par les élèves de l'école Saint-Albin. Nous nous étions rencontrés lors de mon passage à Plogonnec et ceci explique cela. Ils m'ont écrit simplement ce qu'ils voyaient par la fenêtre.

« Et voici l'hiver. Les champs sont gorgés d'eau cette année. Il pleut plus que d'habitude. L'eau ruisselle même sur les routes. C'est glissant. La gelée blanchit les prés. Je n'ai pas vraiment envie d'aller à l'école. Seuls les poneys ont l'air de trouver le temps correct. Le brouillard est si bas que l'on voit les bosses des collines ressortir au-dessus... Madame Dubois commence à chauffer sa maison. De la fumée sort de la cheminée... »

Le brouillard est si bas que l'on voit les bosses des collines ressortir au-dessus... Ça donne envie de venir voir. J'aurais bien écrit une histoire sur madame Dubois. J'ai tapé « Dubois » sur mon moteur de recherche. J'ai trouvé soixante-dix-huit réponses, mais pas une cheminée qui fume au-dessus du brouillard.

© Dominique Lemaire 2001